

Catherine Henri

Un professeur sentimental

Carnet de notes



Extrait de la publication

Un professeur sentimental

DU MÊME AUTEUR

De Marivaux et du Loft, P.O.L, 2003

Catherine Henri

Un professeur sentimental

Carnet de notes

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005

ISBN : 2-86744-941-3

www.pol-editeur.fr

À mon père

« Mon dessein n'est de penser ni bien ni mal, mais simplement de recueillir fidèlement ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choses que je vois, ou que j'entends. »

Marivaux, *Le Spectateur français*

PREMIÈRE FEUILLE

Prière de rentrée¹

Je l'appellerai Marc Vilain. On doit bien sentir que ce nom que je lui donne, qui le cache et le montre à la fois, ne doit rien au hasard ; le signifiant peut se révéler cruel : Marc n'est pas beau, pire, son vrai nom le dit plus encore que le faux. Et il a beaucoup de mal dans ses études, sinon il ne serait pas là, dans ce lycée, dans

1. À l'origine de ces feuilles, quelques chroniques publiées dans *Le Monde de l'éducation*, qui en constituent généralement l'entrée en matière.

cette classe dont il s'est comme retiré, ne s'attachant qu'à un seul garçon aussi pâle que lui. Il fait trente fautes d'orthographe par page; dit que les mathématiques ne conviennent pas à sa forme d'esprit; ne participe pas aux voyages scolaires. Londres ne l'intéresse pas. Il veut être océanographe et souffre en première ES. Marc est laborieusement passé de classe en classe, de redoublements en commissions d'appel salvatrices, toujours sur le fil, lourd funambule désabusé en perpétuel déséquilibre. Un bloc de mal-être, de contradictions, de refus, de révolte inexprimée. Il m'a opposé, toute cette année, une fin de non-recevoir brutale et froide, plus insupportable que l'agressivité.

J'ai souvent le sentiment qu'un professeur se trouve dans la position de Davis, l'architecte joué par Henry Fonda dans *Douze hommes en colère* de Sidney Lumet : devoir retourner, convertir patiemment, un par un, les jurés pressés d'en finir (comme ils attendent la sonnerie) et figés dans leurs préjugés et leurs certitudes. Jusqu'à obtenir un doute raisonnable : peut-être y a-t-il quelque chose là, dans la littérature, dans le savoir, autre chose qu'une matière d'examen. Les uns après les autres, dans cette classe, ils sont un peu

sortis d'eux-mêmes. Avec Marc, j'ai échoué. Il ne quittera pas l'univers de cartes magiques et de jeux de rôles gothiques dans lequel il se réfugie, se soulant de désastre dans un monde simple, violent, abstrait et consolateur. Avec des « points de vie ». Point de vie.

J'ai rencontré sa mère et indiqué quelques pistes. Des séances d'orthophonie? Déjà tenté, inutilement. Un psychologue? « Mais il va bien! » Et, juste après cette dénégation, une phrase, cri de ressentiment partagé par la mère et le fils, qui me donne une clé, une des clés qui pourraient déverrouiller cette forteresse : « Il a été bousillé par son instit de CP qui l'a pris en grippe et ne lui a même pas appris à lire! »

Marc pourrait en vouloir à la nature, à sa mère trop rigide, à son père qui a fui; il en veut aux professeurs, à tous les professeurs, tous sont haïssables et il croit que tous le haïssent. Il les identifie tous à ce premier maladroit qui inaugure une longue suite de bourreaux indifférents. Comment rattraper une telle haine, un si vieux malentendu, compenser tant d'années de persécutions imaginées? Ce que dit Marc avec son corps, avec sa raideur, avec son silence, c'est: ils ne savent pas m'apprendre, ils ne savent pas m'aimer, on ne peut pas m'aimer.

Le film de l'année est fini. Je n'ai pas su, comme Davis, retourner ce dernier juré, le plus acharné, celui qui veut la mort.

Pas de happy end.

Espèce de prière de rentrée silencieuse à qui est responsable de la répartition des élèves dans les classes, aux CPE, au proviseur, au ministre, au hasard : oui, je veux bien d'un primo-arrivant irakien qui connaît trois cents mots de français, oui, je veux bien d'un petit Kabyle vraiment trop remuant, oui d'un sourd, oui, oui... Pas de Marc. Pas de ce poids : mon impuissance absolue.

Digression :

La disgrâce comme fatalité, dès l'enfance ; aujourd'hui, une espèce de marque d'infamie ; cette déréliction adolescente qu'elle induit et le sentiment d'injustice, peut-être plus fort encore que la marquage de l'inégalité sociale. J'ai pensé quelquefois en regardant Marc à cette phrase d'Hénarez dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac : « Depuis que j'existe, personne, pas même ma mère, ne m'a souri. » Pas la laideur des adultes, qui est tout autre chose.

Louise de Chaulieu le décrivant à son amie ; lettre de janvier : « Il est d'ailleurs petit et laid. On nous avait dépeint les Espagnols comme étant peu propres ; mais il est extrêmement soigné, ses mains sont plus blanches que son visage ; il a le dos un peu voûté ; sa laideur, assez spirituelle d'ailleurs, est aggravée par des marques de petite vérole qui lui ont couturé le visage ; son front est très proéminent, ses sourcils se rejoignent et sont trop épais, ils lui donnent un air dur qui repousse les âmes. Il a la figure rechignée et malade qui distingue les enfants destinés à mourir et qui n'ont dû la vie qu'à des soins infinis... »

Lettre de février. « Cet homme est vraiment très beau. »

La laideur adulte est instable. Hénarez n'est pas seulement devenu beau dans le regard de Louise ; le modèle du conte n'est pas loin qui voit des princes dans des crapauds victimes de sortilèges. Le maître d'espagnol peut se métamorphoser en grand d'Espagne, beau, forcément ; non pas parce que l'étant vraiment, il devait le cacher, obligé à cet incognito par quelques péripéties politiques, comme Balzac fait semblant de le dire ; parce que le désir de Louise, impérieux, c'est-à-dire doté de tous les pouvoirs, le veut ainsi.

Quelques jours après la rentrée, alors que j'ai un peu oublié ces lignes écrites en juin dans la fatigue, la morosité, je croise Marc dans le couloir, qui est passé en terminale, malgré l'avis du conseil de classe. Il porte un long manteau de similicuir noir et brillant ; je suis trop jeune pour en avoir vu porter vraiment, mais la littérature et le cinéma m'en ont fait sentir toute l'horreur froide dont témoignent, aujourd'hui encore, des souffrances qui ne cesseront jamais.

L. me dit que c'est, selon la coupe, un élément de la panoplie gothique, ou une variation autour des costumes de *Matrix*. Cela ne me rassure pas.

De quoi ai-je rêvé ? Qu'il ait rencontré une Louise.

DEUXIÈME FEUILLE

Vocation

Sur la rituelle fiche de renseignements de début d'année, on demande souvent aux élèves quel est leur projet d'avenir. Dès quinze ans, les plus fragiles – pas ceux à qui leurs résultats offrent la liberté de changer de rêve encore quelques années – sont sommés de « penser à leur orientation », c'est-à-dire d'être pragmatiques. Voir qu'il y a une sorte de cruauté cachée dans cette demande, qui peut être ressentie comme une humiliation par les plus faibles, permet de comprendre les réponses provocatrices – ministre, chômeur – et celles

qui témoignent d'un insolent et souverain mépris de réalisme, dont ne rien que les adultes cyniques : pilote de ligne (dix-huit ans en seconde).

D'autres disent ingénument un désir d'enfance à perpétuité : créateur, testeur, démonstrateur, vendeur, de jeux vidéo.

Les réponses apparaissent rarement comme un désir de faire – inventer, écrire, juger – ou d'être, plutôt comme un désir de crédit, de visibilité sociale. Plus de médecins, d'astronomes ni de chercheurs. Une espèce d'évidence : les rêves des adolescents disent un certain état de la société dans laquelle nous vivons et des valeurs qu'elle exhibe, ainsi qu'une désarmante déférence au modèle télévisuel : pas de psychologues, mais beaucoup de profileurs. Beaucoup de chanteurs, mais pas d'ingénieurs du son.

Comme un synopsis de récit de science-fiction, cocasse ou terrifiant, selon l'humeur : les adultes sont vraiment ce qu'ils voulaient devenir à quinze ans. Plus personne pour soigner ou nourrir, mais circulation infinie, généralisée, d'objets abstraits, de sons virtuels et d'images irréelles, puisque personne ne les invente ni ne les fabrique, et que presque tout le monde fait du commerce ou s'agite sous le clignotement des lumières artificielles.

Mais Salèma a goûté un autre fruit. Elle veut devenir professeur. Une avidité de savoir à ne pas y croire, farouche et déterminée, presque inquiétante par son intensité, comme si ce que nous lui offrons était indu ou précaire. Au fond de moi, je l'observe et m'émerveille qu'elle ne soit pas une illusion que j'aurais créée pour aimer encore jour après jour ce que je fais. Elle veut apprendre, et apprendre à. À peu près comme ces fils de paysans de la III^e République qui voulaient devenir instituteurs et n'avaient que cette ouverture pour échapper à la terre, à l'indigence, à la soumission au père. Et plus encore que tout cela, même issue dans le langage, un langage qui n'est pas tout à fait celui de la famille, et le don en retour de ce qu'on a reçu.

Être professeur (elle ne dit pas prof) peut donc encore apparaître à certains comme infiniment désirable.

À propos de cette parenthèse, à suivre peut-être.

Vagabondage :

Salèma n'est pas isolée. Beaucoup de jeunes Maghrébines, émigrées de la deuxième génération, se projettent en institutrice, en médecin, en assistante sociale. Je me demande seulement si c'est l'effet d'une vocation vraie

à transmettre ou soutenir, parce qu'elles auraient ressenti violemment le désir qu'on ait fait pour elles ce qu'elles veulent faire pour les autres, ou encore, seulement, la conscience précoce et lucide qu'il y a moins de discrimination qu'ailleurs, dans l'accès à ces carrières devenues peu prestigieuses.

Une amie, qui travaille à Marie-Galante à rendre réel le jardin littéraire de *Paul et Virginie* (vanilliers, pamplemoussiers, frangipaniers, sur des mornes et dans des ravines), m'écrit que les adolescents, là-bas, notent sur leur fiche : aide-soignante, plombier, ou chauffeur d'engins, dans une sorte de réalisme résigné, comme interdits d'ambition. Peut-être, ajoute-t-elle, que les rêves ne peuvent prendre forme dans les questionnaires. Ce qui éclôt dans son jardin : à peu près ses rêves d'adolescente, qu'elle croyait inconciliables, greffe de philosophie et d'histoire de l'art sur la biologie.

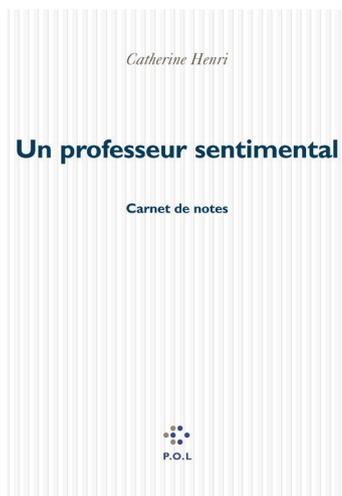
« Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6^e, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la

Mise en pages réalisée par Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Achévé d'imprimer en février 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1895
N° d'imprimeur : 05-XXXX
Dépôt légal : mars 2005

Imprimé en France



Catherine Henri
**Un professeur
sentimental**

Cette édition électronique du livre
Un professeur sentimental de Catherine Henri
a été réalisée le 10 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en février 2005 (ISBN : 9782846820639)
Code Sodis : N44616 - ISBN : 9782818005552